

I. Biografie - Biographie - Biography

OLIVIER DEFRANCE

Lilian et le Roi. La biographie

Bruxelles, Racine, 2015, (336) p.

Jusqu'il y a peu, le lecteur intéressé par la "Question royale", et surtout par la femme qui fit choir Léopold III de son trône devait se contenter d'ouvrages à forte teneur polémique, parfois à charge (Evrard Raskin) mais plus souvent à décharge (Roger Keyes, Jean Cleeremans, Jean Vanwelkenhuyzen...) – surtout dans le monde francophone. Bref, aucune biographie un tant soit peu équilibrée (on n'ose écrire : objective) n'existait encore sur la personne (et l'œuvre !) de Mary-Lilian-Lucy-Josepha-Monique-Baels (1916-2002), épouse morganatique du souverain à partir de 1941, et plus connue sous le nom de "princesse de Rethy" (pour les conformistes) ou de "Liliane Baels" (pour ceux qui ne l'appréciaient pas vraiment). Avec la copieuse étude bouclée l'année dernière par Olivier Defrance, c'est chose vraisemblablement faite, et il faudra sans doute encore un assez long temps pour introduire des apports véritablement novateurs sur le sujet. Une certaine école historiographique contemporaine, peu friande d'essais biographiques qu'elle rattache volontiers à une forme de "petite histoire", pourrait certes s'interroger sur la nécessité de consacrer encore une recherche à une personnalité somme toute secondaire de notre société politique, autour d'une thématique déjà mille fois rabattue. Mais cette école historiographique aurait bien tort, car le personnage en question, outre le fait qu'il a été le catalyseur d'une des plus graves crises existentielles qu'a subies l'État Belgique, a contribué aussi sur le long terme, à faire

tomber l'"idole" – c'est-à-dire le Roi et, au-delà, la monarchie – de son piédestal. Et à briser d'un coup l'image consensuelle, donc unificatrice, de la personne royale pour en faire au regard des bonnes gens "le plus petit commun diviseur", et tout cela pour n'avoir pu ni contrôler ses passions, ni les celer, comme tout monarque digne de ce nom. Sans doute, la contribution d'Olivier Defrance relève-t-elle fatalement un peu de la psycho-histoire, mais si d'aucuns peuvent déplorer que ces péripéties d'alcôve mal gérées ont eu finalement davantage d'impact sur la destinée du pays que les choix politiques hasardeux ou les faux-pas répétés du souverain en 1936-1944, l'historien "de métier", comme le citoyen-lambda, ne peut que le constater. Rendons grâce à l'auteur : il ne se limite assurément pas à des approches psychologisantes. Il décrit en fait avec finesse le milieu social d'où est issue son "héroïne" ainsi que le type d'éducation qu'elle a reçue. Milieu social reflétant cette classe moyenne supérieure de Flandre-Occidentale, très bien-pensante, au fond très traditionaliste, mais cultivant, quoique bien rentée, une frustration certaine de ne pouvoir appartenir "au monde", qui était celui de l'aristocratie de naissance. Le père de Lilian, Henri (dit Harry) Baels, était un assez bon produit de ce milieu : armateur ostendais d'assez fraîche extraction, marié à la fille de notables west-flandriens plutôt cossus, assez actif au sein du *Katholieke Volksbond* et du *Davidfonds* pour devenir échevin de sa bonne ville puis député (1920) puis ministre avant d'accéder à la charge de gouverneur de la province, après un parcours somme toute classique dans les eaux du flamingantisme modéré. Comme il se doit, notre homme a pu donner à ses enfants une bonne éducation dans les institutions chrétiennes les plus cotées, les plus huppées,

et c'est là, manifestement, que sa fille Lilian a eu l'occasion de se frotter à des tenants d'une classe (d'une caste ?) tenue pour "supérieure" à la sienne. Expérience ineffaçable, qui lui donna l'occasion, forte d'une bonne et rigoureuse éducation/socialisation, de se frotter de plus en plus souvent à cette société volontiers cosmopolite, surtout dans l'espace germanique centre-européen : c'est là, dans la seconde moitié de l'entre-deux-guerres, qu'elle va nouer des amitiés et parfois des amourettes au sein des aristocraties autrichiennes et hongroises en perte de vitesse. Le fait que plusieurs membres de ces milieux qu'elle fréquentait avec assiduité aient été tentés de se repositionner utilement en adhérant au nazisme ne semble pas l'avoir émue. Pour elle, pétrie de convictions conservatrices, il y avait nazisme et nazisme : sans percevoir les tendances profondes (et criminelles) de son idéologie, elle l'a sans doute assimilé à une sorte d'auberge espagnole du nationalisme allemand, et elle l'a tenu sans nul doute longtemps pour préférable au communisme dans sa version stalinienne. Rien de très original dans son milieu social. Déjà en contact de manière ponctuelle avec le roi Léopold dans l'avant-guerre et ce "en tout bien tout honneur" (pas question à ce moment de briser son image de "veuf-éploré-de-la-reine-Astrid"), elle a eu l'occasion de pousser plus avant ses relations avec le souverain dans l'été '40 en prenant avec fougue la défense de son père, gouverneur révoqué par le gouvernement Pierlot pour abandon de poste à l'approche de l'ennemi. Il est permis de supposer que cette défense s'acheva dans le lit du monarque, avec l'approbation bienveillante d'une reine Elisabeth, ravie de voir qu'une bonne âme s'employait à rasséréner son grand fils "prisonnier de guerre à Laeken" et passablement ébranlé par la

marche des événements. Si l'intervention des cercles proches de la Cour a été effectivement déterminante pour la disparition du dossier monté à l'encontre de Henri Baels, elle a aussi reçu le coup de pouce bienveillant, ainsi que le montre Defrance, du tout récent secrétaire général à l'Intérieur, le VNV Romsée, et cela lui sera reproché par la suite...L'approfondissement des relations entre le roi et son "amie" se traduisit par une série de faux-pas aujourd'hui bien connus : d'abord un mariage religieux le 11 septembre 1941, qui permettait de satisfaire le conformisme chrétien tout en conservant à la liaison son caractère secret (le propre secrétaire du monarque, le comte Capelle, n'était même pas au courant) puis, par nécessité (Lilian se retrouvant enceinte), la conclusion d'une union civile le 6 décembre de la même année. Cette union civile, réalisée à rebours de toutes les dispositions légales et assortie fatalement d'une certaine publicité, se fit au vif déplaisir des monarchistes les plus lucides, craignant fort les retombées négatives de l'événement. De fait, à l'annonce de la chose (par lettre pastorale lue le 7 puis par publication dans les journaux le 9), l'opinion publique fut stupéfaite. On ne pouvait plus croire au mythe du Roi-prisonnier, et cela ne lui fut pas pardonné dans les couches profondes du pays wallon, qui déplora le maintien de 65.000 des siens derrière les barbelés des *Stalags* et des *Oflag*s pour cinq longues années...

Tel a donc été le moteur affectif de la "Question royale", et toute l'intelligence, toutes les capacités d'entregent de celle que l'on devait désormais appeler la princesse de Rethy n'y put rien changer. D'ailleurs, l'auteur ne le cèle pas, si Lilian Baels était incontestablement intelligente et avait du caractère, cela pouvait

être un mauvais caractère qui allait jusqu'à la volonté manipulatrice. Au fil de toute cette "Question royale", elle se figea plus d'une fois dans l'intransigeance, appuyant son époux dans sa volonté d'obtenir réparation des "outrages" perpétrés à son encontre par le gouvernement Pierlot et le "regonflant" périodiquement quand celui-ci inclinait à jeter l'éponge. Avec le temps et les frustrations de la vie, ce caractère s'aigrit encore, et elle finit par se brouiller avec bon nombre de ses proches, dont le roi Baudouin, qui l'avait tenue un temps pour une mère de substitution. Ses consolations : son mariage avec Léopold tint, nonobstant l'abdication et les infidélités répétées du ci-devant souverain et la Fondation cardiologique qui portait son nom parvint à attirer en sa résidence d'Argenteuil des intervenants de haute qualité. Et une ultime satisfaction, avec la publication en 2001 des mémoires posthumes de son époux...qui montraient qu'il n'avait "rien oublié ni rien appris".

Elle mourut le 7 juin 2002, emportée par la leucémie. Et peu regrettée.

Alain Colignon